

À l'École normale

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **73 (1944)**

Heft 12

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A l'Ecole Normale

Le 15 juillet 1944, l'Ecole Normale de Fribourg a terminé sa première année d'existence, année heureuse et remplie de bon travail.

Devant une assistance composée de M. le conseiller d'Etat Joseph Piller, directeur de l'Instruction publique, de Mgr Savoy, R^{me} Prévôt de St-Nicolas, de MM. les membres de la commission des études et de quelques invités, on entendit différentes productions musicales et littéraires, la relation des principaux événements de l'année et surtout de magnifiques et profondes paroles de M. le Directeur de l'Instruction publique.

Les élèves ont eu leur part dans cette action. Voici ce qu'écrivit pour traduire leurs pensées leur maître de langue française, inlassablement dévoué et aimable. Ils nous l'ont dit avec simplicité et émotion, car le texte correspondait à leurs sentiments.

Au seuil de notre neuve maison

Il convient aux jeunes de regarder vers l'avenir. Il est bon quelquefois de se retourner vers le passé, si proche qu'il nous sourit encore. Il nous apparaît comme une fleur à peine déclosée et qui nous livre toujours son parfum.

C'était hier, en ce mois grave de novembre. Nous arrivions ici, en cette vieille et nouvelle maison.

Nous arrivions très simplement, en bons petits paysans de Fribourg, notre parapluie sous le bras, nos valises d'osier jaune à chaque main. Nous n'avions pas songé à prendre le tram et, depuis la gare, nous portions bravement nos bagages.

En cette heure où nous allons partir, il me plaît d'évoquer cette arrivée afin de mesurer mieux la route que nos cœurs ont suivie entre ce jour grave de novembre et ce jour clair d'aujourd'hui.

* * *

On m'avait dit : « C'est après les Capucins, il y a un mur et une porte avec une grille. »

J'ai trouvé les Capucins, le mur ; la grille était entr'ouverte. Je l'ai poussée, je suis entré. J'étais bien ému ; mon cœur battait ; j'étais heureux et inquiet. J'avais longuement attendu cette heure, nous en avions si souvent parlé à la maison. Non pas comme on bavarde de choses légères, de détails sans importance. Mais sérieusement, gravement. Comme entre eux causent les parents de l'avenir de leurs enfants.

Je savais bien que cette grille qui tournait silencieusement, mystérieusement sur ses gonds, n'était pas une porte comme une autre. Elle commandait cette imposante allée d'arbres et ce parc somptueux ; elle commandait surtout la grande avenue des jours qui seraient les miens ; elle s'ouvrait sur ma vie, elle m'invitait à cette voie royale et marquée par Dieu : ma destinée.

Je franchis le seuil. Mon passé était derrière moi, mon village, mes joies d'enfant, mes camarades, ma maison. Vivant toujours, mais derrière moi.

Devant moi, la façade rose du château de Belleruche brillait comme un sourire entre les arbres que balayait le vent. C'était donc là ma nouvelle maison. Je pensai à l'autre que je venais de quitter. Je revis le visage grave et courageux de ma mère, son sourire et ses yeux quelque peu humides.

Ainsi, au seuil d'une vie nouvelle, c'était encore ma mère que je retrouvais. Et les deux sourires, celui de l'immuable maison rose sous les arbres, celui de ma mère sur le seuil de l'autre maison, se mêlèrent, se confondirent, s'unirent. C'était le sourire de la vie. Il m'appelait, il m'encourageait. Je m'avançai vers lui, le cœur ouvert et joyeux.

Sourire aux yeux, courage au cœur, plein de jeunesse ardente et de bonne volonté : c'est ainsi qu'en un jour grave de novembre, nous tous sommes entrés à l'Ecole normale de Fribourg.

* * *

J'ai posé mes valises, j'ai découvert la maison, ses portes, ses salles, ses escaliers. Puis, seul avec moi-même, j'ai fait lentement le tour du parc.

Déjà, j'étais un autre ; mes préoccupations d'hier n'existaient plus. Un présent tout neuf naissait ; des voix nouvelles murmuraient en moi que j'essayais d'entendre. Et soudain, la grande porte de Morat surgit devant mes yeux.

Morat ? C'est mon pays, c'est un coin de mon pays, un visage de ma terre, une heure grave de notre histoire. Nos aïeux eurent confiance en Dieu, en eux ; ils furent vaillants, fidèles. Ils s'accordèrent à un noble devoir.

Il s'agira d'être comme eux, me dis-je. Courageux et confiant, résolu à tenir, à grandir ; résolu à être fidèle toujours, fidèle à Dieu, fidèle à son pays, fidèle à son devoir, résolu à servir.

Depuis lors, au travers des Cités et Pays suisses, nous avons mieux connu Morat.

* * *

J'ai poursuivi ma promenade. J'ai longé le vieux rempart. J'ai songé que les Fribourgeois avaient bien su se défendre, qu'ils avaient été prudents, prévoyants. Il faut toujours prévoir, aujourd'hui comme hier ; il faut faire ce qui est à faire. Les Suisses d'aujourd'hui suivent le sage exemple. Ils sont prêts. Je dois m'entraîner à être prêt demain. Demain ? Non, pas demain, mais aujourd'hui. Il faut toujours être prêt.

Et voici, soudain, le ravin, le surplomb, la Sarine. C'est son bruit que j'entends, le chant de ses eaux ; c'est elle que je vois entre ces branches. La Sarine ? C'est encore mon pays. Ces flots ont traversé ma vallée de Gruyère, c'est un refrain de l'Intyamon, un couplet du pays d'Ogoz qui chantent dans ces eaux.

La Sarine ? Ce sont nos habitudes, nos mœurs, notre manière de vivre. Ce sont nos villages et leurs clochers au long de ses bords ; ce sont nos gens, notre race, notre foi. La Sarine enveloppe de sa longue caresse ce haut promontoire de Belleruche. C'est tout mon pays qui passe sous ces murs. Je suis moi-même au cœur de mon pays.

Mais le soir rapide de novembre descend, une brume légère enveloppe la ville. Les formes s'effacent, les arbres sont noirs, les lumières s'allument dans la cité.

Une brume légère et bleuâtre enveloppe la ville, elle se pose sur mon cœur en ce premier soir que je vis hors de ma maison.

Et soudain, une cloche tinte. Résolue et caressante ; elle anime l'ombre du soir, elle chasse les inquiétudes, elle apaise. Elle est comme un soleil dans le brouillard. C'est la cloche des Capucins. Elle n'est pas seule, une autre lui répond par-dessus les toits. C'est l'heure plus grave à St-Nicolas dont la tour monte plus haut que la brume. A gauche des clochetons une étoile luit. On dirait qu'elle chante aussi. C'est la cloche légère au fin clocher de Bourguillon, sur la colline d'en face. Dans la nuit qui vient, son angélus cristallin brille comme un rayon. Les cloches sonnent.

Et tous ces angélus de clarté dans le soir gris, c'est encore et toujours mon pays. C'est le chant des cœurs et des âmes ; c'est le chant des berceaux qui viennent de Dieu, c'est le chant des vivants qui songent à Dieu, c'est le chant des tombes, de ceux qui sont retournés vers Dieu.

La cloche, l'église, le tabernacle, c'est l'âme de mon pays.

Ainsi s'achève ma promenade autour de mon nouvel horizon. La nuit s'est faite, je ne vois plus les sentiers du parc. Tout est plein d'ombre.

Mais là, devant moi, trouant l'ombre de sa lumière, la grande façade rose de l'Ecole me sourit. Elle est la seule lumière dans ce soir de novembre, elle est comme une lampe dans la nuit, un soleil amical qui appelle le cœur.

Résolument, confiant, tout à elle déjà, je marche vers elle. Car voici qu'elle est déjà ma maison, le refuge, l'abri, la force, l'appui, rose et claire au cœur de mon pays, dans le doux silence de la nuit.

C'est ainsi qu'en ce soir grave de novembre, nous tous sommes entrés, fièrement et fortement, à l'Ecole normale de Fribourg.

* * *

En ce jour éclatant de juillet où les vacances ouvrent dans l'azur leurs fenêtres d'or,

En ce jour, château de Belleroye, noble demeure, maison vivante au clair visage,

Maison forte et sereine auprès de la porte de Morat qui est l'honneur et la vaillance,

Maison fidèle et recueillie auprès de St-Nicolas qui est l'amour et la foi,

Maison calme et protectrice auprès de cette Visitation qui est la prière et la pauvreté,

Maison sans piège et sans artifice auprès de Bourguillon qui est le sourire et la bonté,

En ce jour où nous allons retrouver le logis paternel et les yeux de notre maman, en ce jour, noble maison de Belleroye, amicale demeure, où tu vois prêtes nos valises et sonnée l'heure du départ,

Nos cœurs demeureront près de toi.

Car tu es notre nouvelle maison, celle de notre jeunesse, celle qui au seuil de nos vingt ans prépare notre avenir.

Tu inspiras nos rêves et nos réflexions au long des jours qui furent si courts auprès de toi et par toi notre cœur et notre esprit se sont ouverts à de solides vérités. Par toi, nous avons commencé à comprendre ce que c'est qu'un pays, ce que doit être un homme.

Nous allons te dire adieu. Mais nos cœurs, devantant les jours, songent déjà

qu'il fera bon revenir vers toi quand l'automne ramènera les douces veillées et les longs recueils.

Tu n'entendras plus demain le bruit de nos pas et de nos voix amies. Mais afin que l'été chante autour de toi, afin que tu nous sentes autour de toi présents toujours, nous te livrons en cette heure des adieux un intime secret de notre cœur.

Maison de Belleruche, nous te quittons plus riches que nous ne sommes venus et voici ce que par toi, déjà, nous avons compris.

Un architecte et ses compas, quatre murs et des fenêtres, une charpente et des tuiles neuves, cela ne suffit pas à faire une demeure. La plus moderne gare du monde ne sera jamais une maison. Mais une pauvre chaumière peut être un royal palais.

Il suffit, pour cela, qu'un cœur vive entre ses pierres, qu'une âme habite sous son toit ; il suffit, qu'entre ses murs, ceux qui furent inspirent encore ceux qui sont, que le présent puise sa sève dans le passé, que la sagesse et l'expérience des aînés dirigent la hardiesse des plus jeunes et fassent confiance à l'avenir.

Il suffit que ceux qui vivent au long des jours sous le même toit s'aiment d'un grand amour qui purifie les cœurs et illumine la vie. Le bonheur entrera dans la maison lorsque ceux qui besognent à son abri ont un noble idéal à servir, une juste cause à quoi se dévouer, un but qui les dépasse, exalte leur enthousiasme, réduit leur égoïsme, soumet la matière à l'esprit, l'anarchie à l'autorité ; le bonheur entrera dans la maison lorsque ceux qui la construisent bâtissent avec le Seigneur.

Le Bonheur et la Paix entreront alors dans la Maison et régneront sur le Pays, notre Pays de Fribourg.

Juillet 1944.

A. OVERNEY.

